

<http://www.la-croix.com/Actualite/S-informer/France>

mis à jour le 01/07/2011 - 17 H 02

Les Pinçon-Charlot, explorateurs de la planète des « riches »

Ce couple de sociologues, retraités du CNRS, continue à s'aventurer sur des terrains restés longtemps inexplorés : les grosses fortunes, leurs réseaux et leurs connivences politiques

Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot habitent une petite maison discrète, dans la banlieue sud de Paris, devant laquelle ils garent leur Kangoo rouge. Leur intérieur est à leur image, simple et soigné. Accueillants et souriants, ils respirent la gentillesse ; mais ils ne mâchent pas leurs mots, quand il s'agit d'exprimer leurs convictions.



AFP - Photo MIGUEL MEDINA

Mariés depuis quarante-quatre ans, soudés et complices comme aux premiers jours, ils se regardent en parlant, sans s'interrompre, l'un entamant une phrase, l'autre la poursuivant. Les « Pinçon-Charlot », comme on les appelle, pour désigner ce couple de sociologues inséparables, auraient pu filer, à 64 et 68 ans, une retraite paisible.

Mais ils ont décidé de poursuivre l'exploration qu'ils mènent depuis plus de vingt ans, avec le même bonheur : celle de la planète des « riches », des grosses fortunes, de la grande bourgeoisie, du monde de la finance, dont ils décryptent les réseaux, les complicités et les connivences...

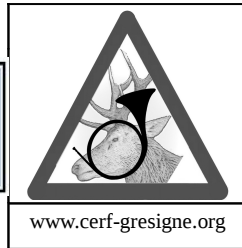
Ils ont même eu le culot de se lancer, depuis leur retraite du CNRS sur le terrain plus miné de l'économie et de la politique, avec leur dernier livre *Le Président des riches* (1), devenu en quelques mois un best-seller. « Un livre plus militant que les autres », reconnaissent-ils avec humour.

Plus que les individus, ce sont les « systèmes » qu'ils démontent

La fameuse soirée au Fouquet's le soir de l'élection de Nicolas Sarkozy a déclenché leur enquête. Et son célèbre casting qui regroupait politiciens, patrons du CAC 40 et vedettes du show-biz. « Tout ce qu'on avait écrit pendant vingt ans prenait sens », résument-ils. Même s'ils prétendent qu'ils auraient pu faire la même enquête sur les réseaux de Dominique Strauss-Kahn : « C'est bonnet riche et riche bonnet », s'amuse-t-ils.

Plus que les individus, ce sont les « systèmes » qu'ils démontent, avec leur regard aiguisé de sociologues. Aiguisé, mais jamais agressif. « On est simplement des sociologues heureux. » Et « légitimes », ajoutent-ils. Sur la puissance des réseaux sociaux des plus fortunés, ils ont écrit en effet plus d'une dizaine de livres, toujours à deux mains.

« Monique fait le premier jet, je le relis, le développe ; elle le relit à son tour. Après



plusieurs allers-retours, on peaufine le texte par une lecture à haute voix, dans un lieu agréable, sur une plage et au bord d'un canal. » « Pour ne pas se disputer, ajoute Monique, car Michel ne veut rien supprimer : il s'accroche à son texte comme une huître à son rocher. On se dispute parfois pour les tâches ménagères, mais jamais pour la sociologie ! »

Elèves de Pierre Bourdieu

Pourtant, leurs chemins n'étaient pas destinés à se croiser, ni à se poursuivre dans les beaux quartiers de la capitale. Michel Pinçon est né à Lonny, un petit village des Ardennes, près de Charleville-Mézières. Son père était ouvrier polisseur puis « garçon de recette » dans une banque. « Il avait avalé tellement de poussière de métal, précise-t-il, qu'il a dû changer de métier. » Et Michel a travaillé, depuis le lycée, comme pion dans un internat pour financer ses études.

Monique est née à Saint-Étienne, d'une famille plus bourgeoise : son grand-père maternel était industriel de la soie, son grand-père paternel médecin, son père procureur. Elle a passé son enfance à Mende, en Lozère, avant d'entamer ses études de sociologie à Lille, où son père avait été nommé. Michel y poursuivait les siennes. Ils se sont rencontrés à la bibliothèque de l'institut de sociologie de Lille, « le 5 novembre 1965. Un vrai coup de foudre », disent-ils.

Elle avait 19 ans, lui 23. Ils décident l'année suivante de se marier, car Michel doit partir deux ans au Maroc pour sa coopération. Ils obtiennent tous deux un poste d'enseignant et en profitent pour préparer ensemble leur maîtrise de sociologie, écrivant leur mémoire sur le même sujet. « On a dû simplement, pour des raisons administratives, le couper en deux ! »

Le thème de recherche qu'ils s'étaient choisi n'était pas anodin : « Pourquoi plusieurs années après la fin du protectorat, parler français est-il un indicateur de bourgeoisie ? » « On était déjà dans la mouvance bourdieusienne », précisent-ils.

Michel avait eu Pierre Bourdieu comme professeur à Lille. « Un homme charismatique, chaleureux. » Monique suivra ses cours plus tard au Collège de France à Paris. « Que du bonheur ! dit-elle, avec un enthousiasme resté intact. Il m'a appris à penser. J'ai compris avec lui tout l'arbitraire des rapports sociaux. »



Aucun sociologue n'avait exploré ce domaine

Leur maîtrise en poche, ils sont embauchés par le Centre de sociologie urbaine, qui deviendra un laboratoire du CNRS, où ils resteront trente-sept ans, jusqu'à leur retraite. Ils travaillent d'abord sur la ville, la ségrégation des logements en Île-de-France... En 1986, Monique prépare une thèse d'État sur le sujet, qu'elle jette par inadvertance à la poubelle. « Un vrai acte manqué », dit-elle.

Leur fils unique, devenu adolescent, a des velléités d'indépendance. Ils ont respectivement 40 et 44 ans, sentent un « basculement » dans leur vie. « Pourquoi ne travaillerait-on pas sur la grande bourgeoisie ? », se demandent-ils. Aucun sociologue, jusque-là, n'avait exploré ce domaine. Eux-mêmes, qui travaillaient depuis des années sur la ségrégation urbaine, n'avaient jamais vraiment franchi les enceintes des beaux quartiers.

Paul Rendu, l'un de leurs collègues, issu de ce milieu, propose de les y introduire. Monique contacte également l'une de ses anciennes amies de Lozère, Nicole Sanda, qui leur ouvre les portes de la noblesse fortunée parisienne. « Nous voilà partis avec nos escarpins et nos costumes croisés, dit Monique. Mais on ne se doutait pas que c'était pour plus de vingt ans ! »

« On était un peu comme Tintin qui arrive au Congo »

Ils arpentent les rues de Neuilly, en franchissent les porches, et les entrées de service, sont invités à des soirées, des cocktails, débordent vers les clubs et les rallyes, les châteaux et les hippodromes. Ils découvrent « tous ces lieux qui renforcent "l'entre-moi" », dont ils analysent minutieusement le fonctionnement, observent à la loupe les individus et les structures, mènent des entretiens.

Utilisant à chaque fois la clé qui leur ouvre grand les portes, celle de la cooptation, ils acceptent les invitations à dîner. Au gré de leurs rencontres, ils découvrent que le terrain est inépuisable : invités un jour à une chasse à courre, ils décident de « creuser le sujet » et en font un livre ; une banque privée leur propose de financer une enquête sur les « patrons qui ont fait fortune à partir de rien » et ils en écrivent un autre...

Les premiers contacts avec ces milieux qui leur étaient totalement étrangers ont certes été un peu rudes. « On était un peu comme Tintin qui arrive au Congo », reconnaît Monique. Michel pensait à ses parents. « Je me sentais mal avec ma frange, mal avec ma taille, mal avec mon look, tellement différent des femmes de ces quartiers, grandes, élancées, élégantes », se souvient Monique.

Mais très vite, ils se fondent dans les milieux qu'ils explorent, non pas comme des caméléons, mais en respectant leurs codes. Et ils nouent même avec certains des relations amicales. Peut-on parler de fascination ? Monique préfère employer le mot empathie.



Convaincus qu'« un monde meilleur est possible »

« J'aurais été incapable, précise-t-elle, de travailler si longtemps sur des gens qui ne m'intéressent pas. Notre force est de ne pas confondre individus et structure. On peut avoir de l'empathie avec les personnes et faire une critique du système. »

D'ailleurs, en dépit de leurs constats parfois féroces, ils disent n'avoir jamais vraiment suscité d'hostilité ni de méfiance. Ils se sont même forgé une réputation de sociologues sympathiques. « Les personnes se sont bien reconnues dans ce qu'on a décrit d'elles », analyse Michel. « Cet aspect réflexif explique l'intérêt qu'ils portent à notre travail, et la légitimité qu'ils y trouvent », ajoute Monique. « Car on insiste aussi sur les aspects positifs de cette classe : leur culture, leur courtoisie, leur sociabilité, leur solidarité... »

Cette légitimité accordée aux Pinçon-Charlot explique sans doute que le « Président des riches » n'ait provoqué jusque-là aucune levée de bouclier. « On a été un peu surpris », sourit Michel. Mais on n'a eu aucun reproche ni lettres de menaces ! Juste un contrôle fiscal pour vérifier si on n'était pas assujetti à l'ISF. Mais c'est peut-être sans lien, sourit-il. Je pense que ce livre est difficile à contrer sur le fond. C'est la réalité qui est cruelle. »

Les Pinçon-Charlot travaillent d'ailleurs, à sa réactualisation, qui paraîtra en poche aux éditions de la Découverte le 15 septembre. Et ils se disent toujours convaincus qu'« un monde meilleur est possible ».

(1) Le Président des riches, Enquête sur l'oligarchie dans la France de Nicolas Sarkozy, Éd. Zones.

Christine LEGRAND